

24 août 1572 : Massacre de la Saint-Barthélemy

Le 24 août 1572, jour de la Saint-Barthélemy, le carillon de l'église de Saint-Germain l'Auxerrois, en face du Louvre, donne le signal du massacre des protestants, à Paris et dans le reste du pays. C'est le jour le plus noir des guerres de religion entre catholiques et protestants qui ont ensanglanté le pays pendant plus d'une génération.

Un mariage maudit

Tout commence par un... mariage, celui d'Henri de Navarre et Marguerite de Valois, sœur du roi Charles IX (celle-là même qui entrera dans la légende sous le surnom de *reine Margot*). Le mariage a lieu le 18 août. Le Parlement de Paris, farouchement catholique, boude les cérémonies officielles car il conteste l'union de la catholique Marguerite avec le protestant Henri. Plus sûrement, il en veut au roi d'avoir édicté un impôt frappant les procureurs deux jours plus tôt. Les assistants de la noce, tant protestants que catholiques, sont très agités en raison de la rumeur d'une prochaine guerre contre l'Espagne catholique du roi Philippe II. Depuis plusieurs mois, l'amiral Gaspard de Coligny, chef de la faction protestante, devenu le principal conseiller du roi, tente de convaincre celui-ci d'envahir la Flandre, possession espagnole. Les chefs catholiques, à savoir les frères de Guise et le duc d'Anjou, frère du roi (qui lui succèdera plus tard sous le nom d'Henri III) ne veulent à aucun prix de cette guerre. La reine-mère Catherine de Médicis n'en veut pas davantage. Pendant les noces d'Henri et Margot, Henri de Guise, qui a le soutien du Parlement et de la milice bourgeoise, exige du roi qu'il lui livre les chefs *huguenots* (surnom des protestants). Dans le même temps, l'ambassadeur d'Espagne annonce la rupture des relations diplomatiques et menace d'envahir la Picardie. Le matin du 22 août, un capitaine gascon, Nicolas de Louviers, sire de Maurevert, se met en embuscade rue Béthisy et blesse Coligny de deux coups d'arquebuse. L'assassin est connu pour être un agent des Guises mais tout donne à penser qu'il a agi sur ordre de Catherine de Médicis, soucieuse de préserver la paix. Le roi se rend au chevet de son conseiller qui l'adjure de ne pas chercher à le venger et lui recommande de se méfier de sa mère, Catherine de Médicis ! Les noces s'achèvent dans la confusion. Malgré les recommandations de Coligny, les chefs protestants réclament justice. Au palais du Louvre où réside le roi de France, Catherine de Médicis craint d'être débordée par les chefs catholiques, qui reprochent à la monarchie de trop ménager les protestants. Pour sauver la monarchie, elle décide de prendre les devants et de faire éliminer les chefs protestants (à l'exception des princes du sang, Condé et Navarre, le jeune marié). L'opération est confiée aux gardes des Guises et aux gardes du roi. Le roi se laisse convaincre par son conseiller Gondî. Selon la tradition, il se serait écrié : «*Eh bien ! par la mort Dieu, soit ! mais qu'on les tue tous, qu'il n'en reste pas un pour me le reprocher après !*» Le 24 août, fête de la Saint Barthélemy, à 3 heures, le carillon de l'église de Saint-Germain l'Auxerrois, en face du Louvre, où réside la Cour, se met à sonner le tocsin. C'est le signal qu'attendaient les massacreurs. Coligny est égorgé dans son lit et son cadavre jeté dans la rue et livré aux exactions de la populace. Les gardes et les miliciens, arborant une croix blanche sur leur pourpoint et une écharpe blanche, poursuivent le massacre dans le quartier de Saint-Germain l'Auxerrois. Ils massacrent deux cents nobles huguenots venus de toute la France pour assister aux noces princières et rassemblent leurs cadavres dans la cour du Louvre. Certains chefs protestants, prévenus à temps, arrivent à s'enfuir avec les gardes des Guises à leurs troussees. Quand la population parisienne sort dans la rue, réveillée par le tocsin, elle prend connaissance du massacre. C'est aussitôt la curée. Dans les rues de la capitale, chacun s'en prend aux protestants de rencontre. Les malheureux, hommes, femmes, enfants, sont traqués jusque dans leur lit et mis à mort des pires façons. Et l'on en profite pour piller les biens des victimes.

Le miracle de l'aubépine A la mi-journée, le roi ordonne d'en rester là. Mais ses sonneurs de trompe ont le plus grand mal à faire respecter ses ordres. Le lendemain, on apprend... qu'une aubépine a fleuri au cimetière des Innocents. Ce fait rarissime et quasi miraculeux apparaît comme un signe de Dieu. Le roi lui-même va vénérer l'aubépine. A cette occasion, un gentilhomme de sa suite suspecté d'hérésie est massacré par la foule. «*Ah, si c'était le dernier huguenot !*», lance le roi. La foule y voit un encouragement et la chasse aux huguenots reprend

aussitôt ! La furie sanguinaire s'étend aux autres villes du royaume et ne s'interrompt qu'à la fin du mois d'août. Il est à noter toutefois que plusieurs gouverneurs de province s'y opposent avec fermeté. Le 26 août, dans un lit de justice, le roi Charles IX assume la responsabilité des événements. Il explique le lendemain que Coligny avait ourdi un complot contre lui et qu'il avait dû l'exécuter. On évalue le nombre total de victimes à 30.000 (plus que sous la Commune de 1871). Il n'empêche que le massacre de la Saint-Barthélemy n'est pas ressenti avec une horreur particulière par les contemporains. Il apparaît à ceux-ci comme relativement banal dans l'atmosphère violente de l'époque. Le 6 septembre, ayant vent de l'événement, le pape Grégoire XIII fait chanter un *Te Deum* dans sa chapelle.

Reprise de la guerre

Deux ans plus tard, le 30 mai 1574, le roi Charles IX meurt à 24 ans au château de Vincennes. C'est son frère Henri, duc d'Anjou, qui doit lui succéder sous le nom de Henri III. Élu roi de Pologne quelques mois plus tôt grâce aux intrigues de sa mère Catherine de Médicis, il rentre dare-dare de Cracovie, où il avait été d'emblée rebuté par le climat et les mœurs rustiques de la cour. Il prend le titre de roi de France et de Pologne (quoique les Polonais aient pris un nouveau roi). Le nouveau souverain reprend la guerre contre les protestants avant de se rallier au parti des *Politiques*, conduit par son jeune frère, le duc d'Alençon. Ce parti réunit des modérés des deux camps. Il place l'intérêt national au-dessus des querelles religieuses et veut reprendre la politique de conciliation tentée par le chancelier Michel de l'Hospital au début des guerres de religion. Après quelques victoires sur la noblesse protestante, le roi signe donc la paix de Beaulieu-lès-Loches, le 16 mai 1576. Trop favorable aux protestants, elle va avoir pour effet de rapprocher les bourgeois et les gentilshommes du camp catholique au sein d'une *Ligue* conduite par le duc de Guise.